

REVUE MENSUELLE
DE CINÉMA
MAI 2012

POSITIF

EDITÉ PAR INSTITUT LUMIÈRE / ACTES SUD

POSITIF 615

DOSSIER
ALAIN RESNAIS ▶
et Vous n'avez encore rien vu

Christian Petzold
Barbara

Gerardo Naranjo
Miss Bala

Nos premières années
par Bernard Chardère

Alain Cavalier,
50 ans de cinéma

Kubrick par Leon Vitali
Edgar Poe à l'écran

M 02462 - 615 - F: 7,80 €

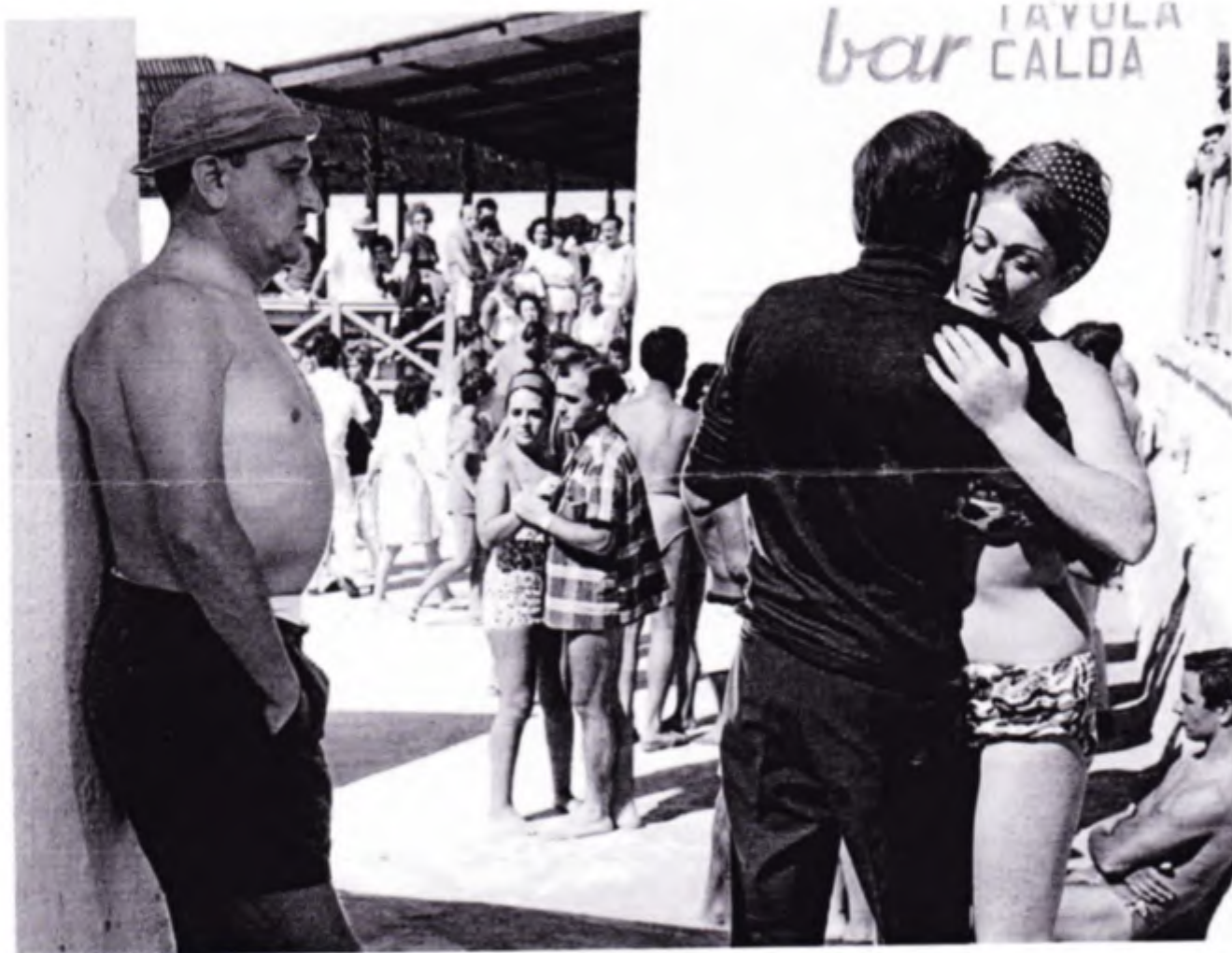


Belg. Grèce, DOM S: 8,50 € - Roumanie: 8,50 €
Espagne, Italie, Portugal cont: 8,50 €
Memb. 60 mois - Canada: 16,50 \$ can. - États-Unis: 13,50 \$

I giorni contati

MONSIEUR, ON EST ARRIVÉ

LORENZO CODELLI



Salvo Randone (à gauche)

Sous le générique, au son des violons acérés d'Ivan Vidor, les gravures de Lorenzo Vespignani¹, en négatif, passées aux rayons X, annoncent une capitale spectrale, post-atomique. Un tramway bondé, un squelette d'homme debout qui ne pense à rien, ne ressent rien, avant que le contrôleur n'insiste et demande le billet à un passager assoupi près de lui. Passé de l'autre côté, cet homme assis n'est plus avec les autres survivants. Le tram s'arrête, tout le monde descend, notre héros ébahi se met lentement en marche. Un rayon de soleil *fortissimo*, banal et métaphysique à la fois, l'entoure et l'aveugle, le réveille de son somnambulisme habituel en le repoussant vers l'arrière de la voiture. À l'intérieur, pour cacher le cadavre, on pose un journal dont un article est cadré en gros plan : « Comment Pasolini concilie cinéma et littérature ».

Comment Elio Petri concilie « école du regard » et existentialisme : on vient de l'admirer dans ce prologue saisissant où le crâne de Salvo Randone devient de plus en plus rugueux, ses orbites enfoncées, sa démarche grave. Un homme âgé quelconque, qui, se voyant arrivé à son terminus, décide de passer de sa fatigue ordinaire de plombier à la retraite anticipée, tentative naïve pour rallonger ses « jours comptés ».

« Le fait d'exercer un métier en voie de disparition lui donne encore plus le sens de la mort », expliquait le réalisateur à Jean Gili (*Elio Petri*, Faculté des lettres et sciences humaines, Nice, 1974). Cesari/Randone va rencontrer son vieux copain Amilcare (le sublime Franco Sportelli, inoubliable pantin napolitain adoré par Eduardo De Filippo) qui chaque nuit, dans les rues, peint à la main d'infinis passages cloutés, néants blancs sectionnant

le noir néant. Il lui fait l'éloge du ne rien faire, de l'oisiveté, par rapport au travail imposé par l'ordre social. C'est depuis cette nuit passée à respirer l'air pur que Cesare commence à retrouver son esprit ironique, sa culture autodidacte (au lit, il relit *Les Misérables*, édition d'avant-guerre), son humanisme généreux, sa nostalgie du village natal, d'une femme aimée autrefois. Ces vertus perdues le rendent si proche du réalisateur.

« Vous ne devez pas comprendre, vous devez observer » : l'ordre que donne le marchand d'art (Vittorio Caprioli débordant de présomption maligne) à Cesare, en l'amenant chez lui parmi ses tableaux « informels » (un loupard y bariole par terre des lignes blanches !), c'est celui que Petri doit avoir donné à son extraordinaire double. Salvo Randone (choisi par le producteur Goffredo Lombardo pour ce rôle, puisque c'était le moins cher du trio Totò-Randone-Gabin que lui avait proposé le réalisateur ; Paola Pegoraro Petri et Alberto Barbera (dir.), *Lucidità inquieta. Il cinema di Elio Petri*, Museo nazionale del cinema, Turin, 2007) est une icône très respectée du théâtre pirandellien et classique, également populaire à la télévision. Il est le lien entre les grands maîtres de la scène des années 30 et les plus jeunes, tel l'ami *mattatore* Vittorio Gassman (qui joue Iago ou Othello en alternance avec Randone). Un an avant *I giorni contati*, Randone avait remporté le Masque d'argent du meilleur second rôle pour son interprétation dans *L'Assassin* de Petri. Il campe un enquêteur sournois et tétu qui accuse Marcello Mastroianni d'un crime qu'il n'a pas commis ; en sous-Maigret menaçant, il chasse sa proie tel un chat poilu. De là l'osmose entre Randone et Petri qui va durer jusqu'à *La proprietà è più lo vol* (1973).

Dans *I giorni contati*, Randone est au centre du récit. Disons plutôt qu'il s'efface dans le coin gauche ou droit, en bas de l'image, tant la caméra le cadre ou le poursuit, en plan très large, laissant à son profil griffu juste un bout de l'espace. Même quand il grimace au beau milieu de la pérégrination (à la plage il contemple les mistons danser sur une chanson en vogue), il reste séparé par une ombre mentale de tout ce qui l'entoure. À d'autres moments, sa vision subjective gouverne la caméra que tient Ennio Guarnieri, en détournant l'usage traditionnel des lumières ; ou dans un sous-bois, avec ses vieux copains, il s'imagine en Lucifer de l'au-delà, transportant dans un cercle dantesque des dizaines de touristes qui déjeunent sur l'herbe. Revenu crevé à son boulot, tout seul dans un tramway, il crache les néons des vitrines, les titres de journaux, les échos de radio, les appels de prostituées, se croit astronaute et s'endort, peut-être pour toujours. Petri sème ces trois moments « hors du temps compté » de doute ; il mesure ses effets sans jamais dérailler de la logique limitée de son *Umberto D.* Mortel, faible, peureux, antimatérialiste.

L'épisode horrifique du *mazzolatore* (le costaud qui casse les os pour exploiter l'assurance)² – inspiré par la férocité des croquis grotesques de Bruno Caruso autant que par la virulence de Vespignani – souligne le refus de Cesare de désintégrer son identité, modeste mais juste. Voilà de la part de Petri une émouvante retenue expressive. C'est son propre père que Randone personnifie, a avoué le réalisateur : il était chaudronnier. La plume fertile et encore verte de Tonino Guerra conçoit, ensemble avec Petri, les sujets intimistes, les atmosphères pulvérisées de ses deux premiers « romans ouverts ». Tous les deux concernés par le sort du protagoniste, coupable ou innocent,



Salvo Randone (à gauche)

entre passé et présent, autant que par les surfaces extérieures de leur monde glissant vers le collapsus. Tonino Guerra, à la même époque, collabore à la célèbre trilogie de l'aliénation dirigée par Michelangelo Antonioni : il serait intéressant de la revoir en y superposant le splendide diptyque petrien, presque oublié jusqu'ici.

Le musée du Cinéma de Turin, vingt-cinq ans après la disparition du cinéaste, a fiché ses archives personnelles (conservées par sa veuve Paola) et a commencé à restaurer ses films en collaboration avec le laboratoire Immagine Ritrovata de Bologne. Ceux qui ont redécouverts à Cannes Classics ou à Lyon Lumière les brillants *chiaroscuro* de *L'Assassin* et des *Giorni contati* ne peuvent oublier, comme moi, les débats qu'ils avaient déclenchés dans certains ciné-clubs il y a mille ans. Prolo, le plombier pétrien ; ou intello refoulé « pas sympathique », selon Alberto Moravia ? « Néoréaliste » ou « vériste », le style, avec un zeste de *commedia all'italiana* ? Sans espoir ni rédemption est l'épilogue : ce tram qui s'enfonce dans un trou si obscur ! ■

1. Peintre réaliste parmi les grands du siècle dernier, très lié à Petri.

2. Cesare Zavattini et Vittorio De Sica accouchent en 1963 de *Boom*, où Alberto Sordi vend un œil pour du pognon. Le thème pétrien de la révolte contre le travail sera repris par Tinto Brass, Marco Ferreri, Marco Bellocchio, Carlo Lizzani...

I GIORNI CONTATI (LES JOURS COMPTÉS)

Italie (1962). 1 h 38. Réal. : Elio Petri.

Scén. : Elio Petri, Carlo Romano, Tonino Guerra, d'après un sujet d'Elio Petri et Tonino Guerra. Dir. photo. : Ennio Guarnieri. Déc. : Giovanni Checchi.

Cost. : Graziella Urbinati. Son : Enzo Silvestri. Mont. : Ruggero Mastroianni.

Mus. : Ivan Vidor. Prod. : Goffredo Lombardo.

Cie de prod. : Titanus, Metra. Dist. fr. : Tamasa Distribution.

Int. : Salvo Randone (Cesare Conversi), Franco Sportelli (Amilcare).

Regina Bianchi (Giulia), Vittorio Caprioli (le marchand d'art).

Paolo Ferrari (Vinicio), Angela Minervini (Graziella), Lando Buzzanca

(le fils de Cesare), Marcella Valeri, Renato Maddalena.